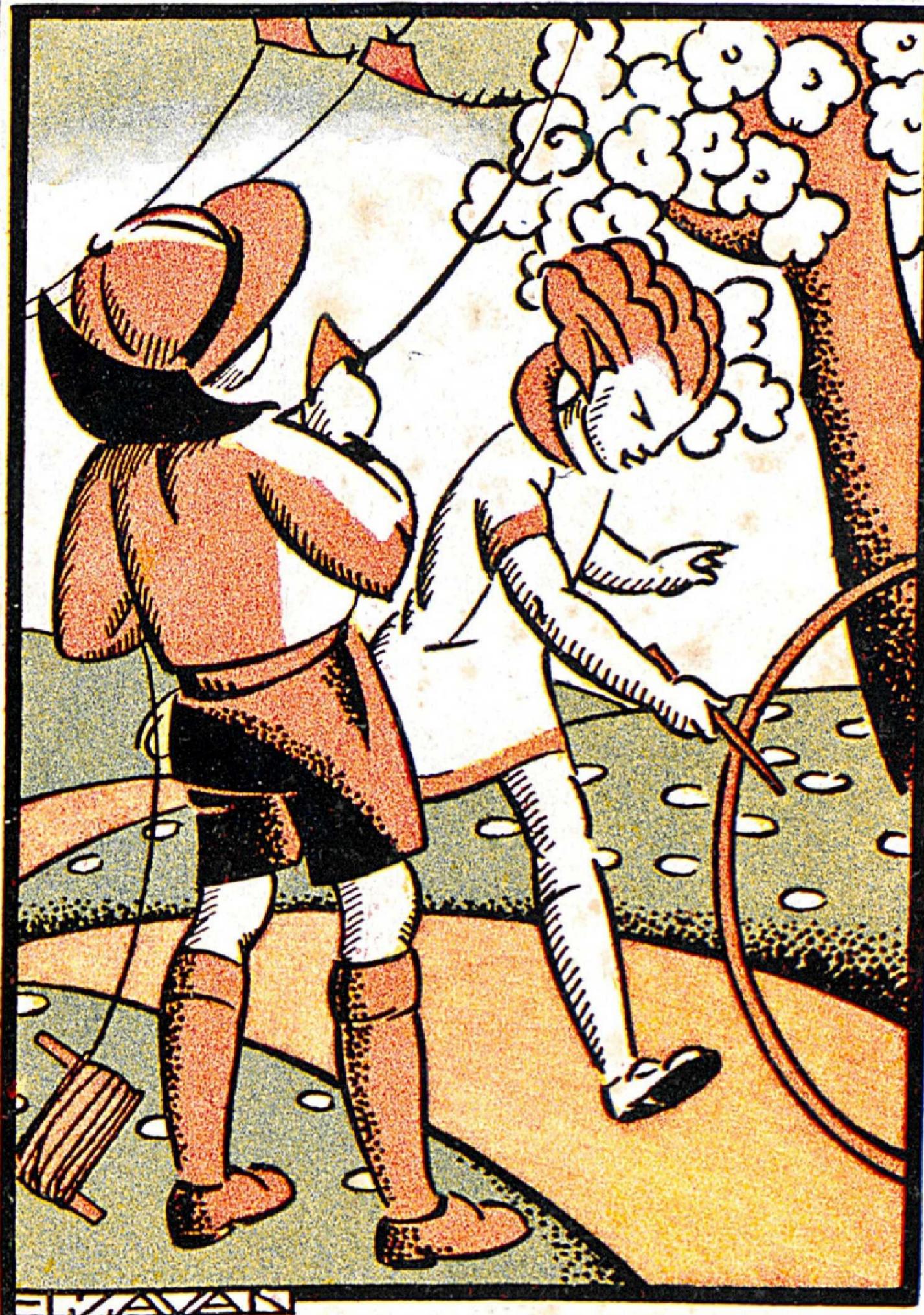


CONTES POUR ENFANTS



DEUX HÉROS

L. OPDEBEEK-ÉDITEUR-ANVERS

Contes pour Enfants

A. HANS

—

DEUX HÉROS

et

Autres contes.

L. OPDEBEEK - Éditeur - ANVERS.

— 1928 —

DEUX HEROS.

C'était par une soirée d'hiver.

Trois garçons, Ernest, Michel et Théodore étaient rassemblés autour du poêle, dans la maison des parents d'Ernest.

Michel avait lu une histoire de brigands et la racontait à ses petits amis.

— Auriez-vous peur, le soir, en rue? demanda Théodore.

— Moi pas, répondit Michel.

— Moi non plus, dit Théodore. J'oserais bien traverser tout seul une sombre forêt.

— Si je devais rencontrer un voleur, je me battrais avec lui, dit encore Michel.

— Nul ne me mettrait en fuite, dit Théodore.

— Je me moque de tous les peureux !

— Je ne sais de qui je devrais avoir peur !

— Et toi, demanda Michel à Ernest.

— Le soir, quand il se fait tard, je préfère rester à la maison, répondit celui-ci.

— As-tu peur des revenants ?

— Je n'ai pas peur de revenants, dit Ernest, donc je ne dois pas les craindre.

— Si, si, il y a des revenants, dit Théodore, mais si j'en rencontrais, je me battrais avec eux.

— Et moi je les rosserais comme plâtre, dit Michel. Ils ne demanderaient pas leur reste.

— Aurais-tu peur d'un voleur ? demanda l'un des vantards à Ernest.

— Bien sûr, et j'espère qu'il n'en viendra jamais ici.

— Si j'en entendais un, la nuit, je sauterais vite à bas du lit, et je le jetterais par la fenêtre, dit Michel.

— Il ferait connaissance avec mes poings, dit Théodore.

Michel et Théodore continuèrent à se vanter de la sorte. Ernest ne disait pas grand'chose.

— Comme tu es craintif ! dit Théodore à Ernest.

— Tu aurais peur d'une souris, je gage ! ajouta Michel.

— Tu t'enfuirais devant un petit chien ! Moi, un loup ne me mettrait pas en fuite, assura Théodore.

— Je n'aurais pas même peur d'un lion, dit Michel.

Michel dut sortir un instant. Il revint immédiatement, tremblant de tous ses membres.

— Un revenant ! Un revenant ! s'écria-t-il. J'ai vu un revenant. Il était tout près de la maison. Il va entrer.

— Aiê ! Aiê ! gémit Théodore, qui se fourra bien vite sous la table.

— Il va venir nous enlever ! dit Michel, et il se cacha dans l'armoire.

— Je vais voir, moi, dit Ernest. Qui m'accompagne ?

— Je n'ose pas ! cria Théodore.

— Moi non plus ! gémit Michel.

— En ce cas, j'y vais seul, reprit Ernest.

Il sortit de la chambre. Une minute après il revint, se tenant les côtés à force de rire.

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

— L'as-tu vu ? demanda Théodore, d'une voix mal assurée.

— Oui... Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Allons, mes héros, sortez de dessous la table et de l'armoire... Vous ne craignez ni les voleurs, ni les loups, ni les lions, et vous vous cachez pour... une chemise ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

— Tu veux te moquer, dit Théodore.

— Mais non, reprit Ernest. Ce revenant est une chemise qui sèche au bout du jardin. Maman ira la reprendre tantôt pour la repasser.

Comme nos deux vantards étaient honteux !

— Ernest, demanda Théodore, tu ne le diras à personne ?

— Ne le fais pas, dit Michel à son tour, sinon l'on se moquera de nous.

— Je me tairai, promit Ernest, mais ne soyez plus si vantards.

La mère d'Ernest, qui était allée faire une course, rentra en ce moment. Elle avait pris la chemise.

Les gamins virent alors le revenant pendu au-dessus du poêle... Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

LE CADEAU DE ST. NICOLAS.

Emile et François étaient deux frères, et pourtant ils ne s'entendaient guère. Ils se querellaient toujours. C'est bien vilain cela, n'est-ce pas ? Se disputer entre frères, est fort désagréable pour les parents.

Les parents d'Emile et de François souffraient beaucoup de cette humeur batailleuse.

Les deux frères dormaient dans le même lit.

— Je n'ai pas de couvertures, commençait Emile.

— Tu en as trop, je suis tout découvert, répondait François.

— Cela n'est pas vrai ! répliquait Emile, et il tirait aux couvertures.

Mais François tenait solidement celles-ci.

Des mots, ils en venaient aux coups, et bientôt les deux frères se battaient de telle façon que le lit en gémissait.

Un soir, Papa les entendit. Il monta, saisit les deux vauriens... Et rouf, rouf... les gifles al-

lèrent bon train, partagées équitablement.

Les enfants se mirent à pleurer, et s'endormirent ainsi.

C'était la fin de la bataille.

Mais ils recommencèrent deux jours plus tard.



Certain jour, papa allait revenir de voyage.

Émile et François étaient très contents. Papa leur rapportait toujours quelque chose.

— Mon cadeau sera plus beau que le tien ! dit Émile.

— Pas le moins du monde ! Tu m'envieras le mien ! riposta l'autre.

— Papa m'aime plus que toi ! poursuivit Émile.

— Tu mens ! répartit François.

— Répète, si tu l'oses ?

— Penserai-tu que j'ai peur de toi ?

Heureusement que maman était là. Elle s'interposa, sinon les deux garnements eussent, une fois de plus, entamé une rixe.

Enfin papa revint. Il embrassa maman et les deux enfants.

— Mes enfants, dit-il ensuite, j'ai rapporté, pour chacun de vous, un beau livre. J'espère maintenant que désormais vous serez plus sages et que vous vous aimerez, au lieu de vous disputer sans cesse.

Les deux frères reçurent chacun un beau livre, relié en rouge, tout pareil à ceux que l'on donne aux distributions des prix, à l'école. Ils contenaient beaucoup d'histoires, avec beaucoup d'images. Ils trouvèrent même des vers, des poésies.

Les petits se montrèrent contents et remercièrent leur père.

Mais, à une demi-heure de là, François dit :

— Papa ! Il y a plus de pages dans le livre d'Émile que dans le mien !

Et, de son côté, Émile disait :

— Papa les images du livre de François sont plus belles que les miennes.

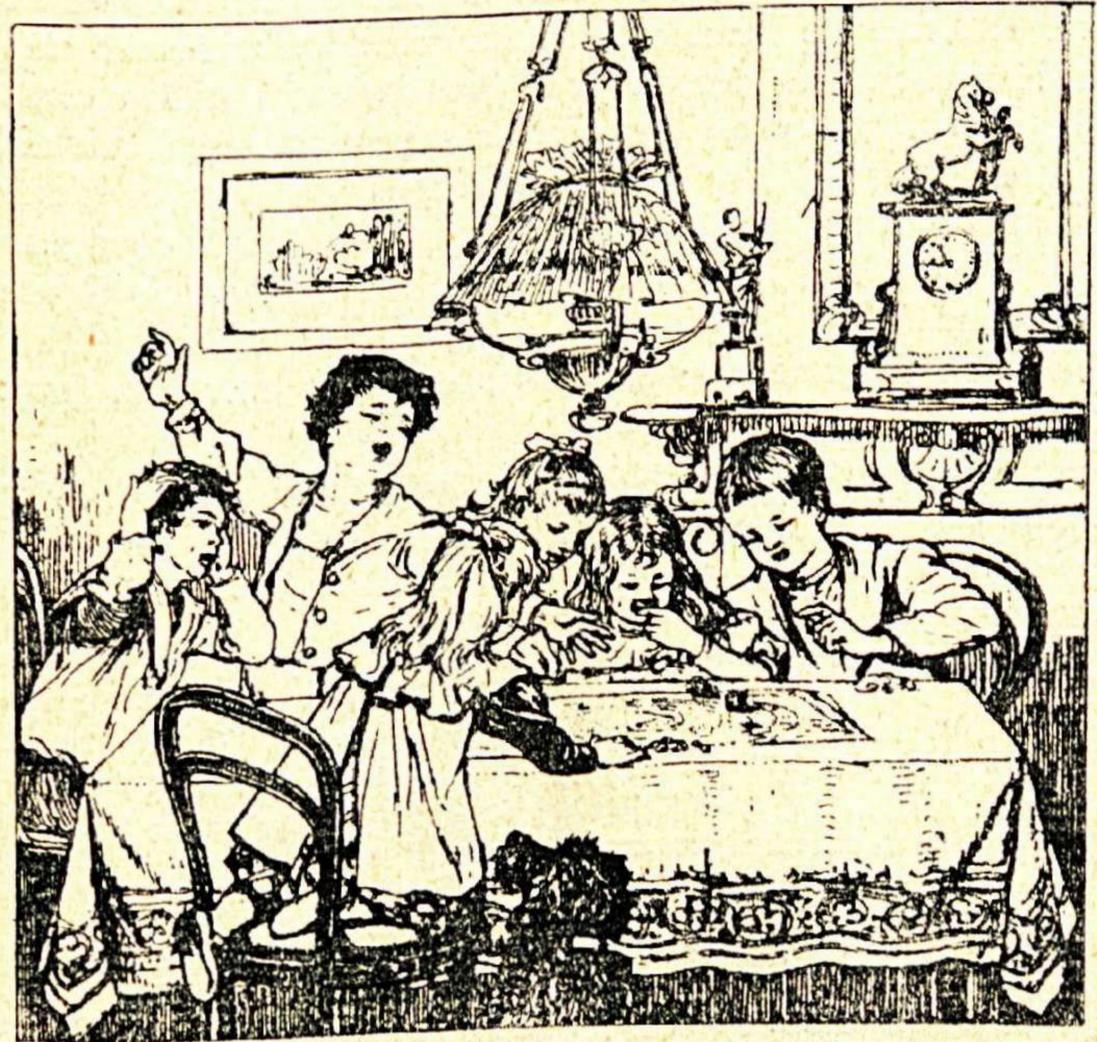
— Ah ! dit le père, fâché, le même jeu recommence encore ? Vous ne serez donc jamais contents ? Soit, le livre ne vous convient donc pas ?

— Si ! Si ! papa ! s'écrièrent les gamins bien vite.

— Non, non, Émile s'est plaint des pages, et François des images. Et bien, rendez-moi les livres ! Vous ne méritez pas de les avoir.

Les deux frères pleuraient... mais rien n'y fit.

Papa leur prit les livres, qu'il enferma dans l'armoire. Il avait parfaitement raison ! Il apportait un cadeau à ses enfants, et, au lieu de se montrer reconnaissants, les garnements se querellaient !



— Vous n'avez que ce que vous méritez ! dit la mère. Papa, sais-tu ce que tu devrais faire de ces beaux livres ?

— Quoi donc, maman ?

— Donne-les aux deux petits de la blanchisseuse. Ils seront si heureux, les pauvres petits !

— Voilà qui est bien, la mère ! Demain, je les leur porterai.

Émile et François étaient confus.

C'était une bonne leçon pour eux.

Un autre jour, papa leur dit :

— J'ai reçu une lettre de l'oncle Jacques. Il vient nous rendre visite demain.

Les deux gamins manifestèrent leur plaisir.

— Bravo ! L'oncle Jacques vient ! s'écrièrent-ils en battant des mains.

Il faut vous dire que l'oncle Jacques était capitaine de navire. Il avait vu beaucoup, et savait donc raconter une foule de choses. Les deux frères l'écoutaient toujours avec plaisir. L'oncle racontait des histoires attachantes, il parlait de nègres, de grands poissons, de singes, de lions et d'une multitude de choses qu'il avait vues au cours de ses voyages.

— Il a vu tous les pays du monde ! disait parfois Émile à ses camarades.

Le lendemain, une nouvelle dispute surgit entre les deux frères.

— L'oncle Jacques devra nous parler des grands poissons, dit Émile.

— Non, des nègres ! s'écria François. C'est bien plus amusant.

— L'oncle fera ce que je désire ! reprit Émile.

— Nous verrons bien ! répondit François.

Et le vaurien montra le poing à son frère.

— Et bien, viens-y ! dit celui-ci. Tu n'oses pas !

— Je n'ose pas ? Et bien voilà...

Et François donna une gifle à son frère.

Émile lui tira les oreilles et les cheveux.

Bientôt ils se roulèrent sur le sol, se battant à coups de pied et à coups de poing, faisant un vacarme assourdissant.

— Encore une bataille ! dit papa qui accourut.

— C'est François qui a commencé !

— Émile m'a tourmenté !

— Vous êtes coupables tous deux, dit papa sévèrement. Je connais vos habitudes. Vous serez enfermés toute la journée.

— Mais l'oncle vient aujourd'hui ! s'écria François.

— Papa ! Papa ! implora Émile.

— Trop tard, mes enfants. Vous ne cessez de vous disputer. Vous le feriez également quand l'oncle sera ici, et

j'en serais humilié pour vous. Bah ! Des frères qui se querellent continuellement ! C'est affreux !

Les deux garçons eurent beau promettre d'être sages : rien n'y fit.

— François au grenier, et Émile dans la cave ! ordonna le père.

Et il en fut fait ainsi.

L'oncle Jacques vint.

— Où sont donc les enfants ? demanda-t-il.

Le père raconta ce qui s'était passé.

— Vous avez raison de les punir sévèrement, dit le marin. Ils finiraient par devenir des batailleurs, et les batailleurs finissent par tomber un jour ou l'autre, dans les mains de la police.

L'oncle repartit le même soir.

On fit venir alors François et Émile. Mais ce n'était pas pour entendre de belles histoires, car l'oncle était prêt à partir.

— Mes neveux ! J'en ai appris de belles sur votre compte !

Les enfants n'osaient lever les yeux.

— Je reviendrai sans doute d'ici un mois. Tâchez de vous conduire mieux, sinon, je ne vous raconterai plus jamais rien ! Bonsoir !

L'oncle mettait toujours un franc dans la tirelire. Cette fois, il ne mit pas la main à la poche.

Et les enfants s'étaient attendus à une journée si agréable ! Et elle s'était écoulée de bien triste façon pour eux ! Que voulez-vous ? C'était de leur propre faute.

La Saint Nicolas approchait.

Émile et François décomptaient les jours. Enfin, la veille du grand jour était là.

— C'est maintenant que Saint Nicolas vient écouter aux portes ! dit Émile.

— Il l'a déjà fait depuis bien longtemps, dit Maman, et il sait bien que les deux frères se disputent si souvent !

Les gamins n'étaient pas très rassurés. Saint Nicolas

est bon, mais seulement envers les bons enfants. Il n'aime guère les querelleurs et les batailleurs.

Les deux enfants déposèrent dans la cheminée leur petit panier. Ils y mirent un peu de foin pour le cheval de Saint Nicolas.

— Cette nuit, le Saint vient par dessus les toits, dit Emile.

— Et son domestique s'introduit dans les maisons par la cheminée ! Cela ne lui fait rien, car c'est un nègre. Il est déjà de la couleur de la suie.

— Et il apporte des paniers pleins de bonnes choses ! dit François.

— Il a aussi des livres !

— Et des vêtements chauds pour les enfants pauvres !

— Mais il apporte tout autre chose pour les enfants qui n'ont pas été sages. Vous savez bien quoi, n'est-ce pas ? Avant d'aller se coucher, Emile et François chantèrent près de la cheminée :

Grand Saint Nicolas, patron des écoliers !

Apportez-moi quelque chose dans mon panier !

Des fruits, des bonbons, du chocolat,

Nous vous en remercierons, Saint Nicolas !

— Je connais encore une autre chanson, dit Emile. Mon ami Charles la chante toujours. Il met son soulier dans la cheminée, lui !

Et il chanta :

Mon patron, mon grand Saint,

Apportez-moi du massepain !

Remplissez bien mon soulier,

S'il est plein, mettez à côté !

Ce soir-là, les deux enfants ne se querellèrent point. Ils craignaient le Saint ou son domestique. Et quelle déconvenue, le lendemain !

Mais ils oubliaient qu'ils s'étaient si souvent querellés,

dans l'année. Presque chaque jour, donc plus de trois cents fois !

Ils n'étaient pas très rassurés, lorsqu'ils grimpèrent dans leur lit.

— Je ne vais pas m'endormir, moi, dit Emile. De cette façon, j'entendrai venir le domestique.

— Moi aussi, dit François.

Mais le petit homme au sable vint... et bientôt les petits dormirent à poings fermés.

L'horloge sonna sept heures. Les enfants sautèrent du lit. Ils s'habillèrent rapidement et dégringolèrent les escaliers, pour voir bien vite ce que le Saint leur avait apporté.

Les voilà devant la cheminée.

Mais, quelle déception ! Ils se mirent à pleurer à chaudes larmes.

Dans chacun des paniers se trouvaient un fouet et une lettre. Rien de plus ! Pas le moindre livre, pas le moindre jouet, pas la moindre friandise, pas de chocolat, pas de tartellettes, rien, rien.

Les parents entrèrent également dans la chambre.

— Voilà ! dit le père. Vous voilà punis. Vous savez bien pourquoi. Lisez donc la lettre qui se trouve dans le panier.

Les petits prirent le panier. Chaque lettre avait le même contenu. Écoutez :

« Aux querelleurs et aux batailleurs, qui peinent tant leurs parents, je ne puis donner autre chose qu'un fouet. Ce fouet est destiné à leurs parents. Papa et Maman sauront s'en servir pour vous enlever votre humeur batailleuse. Soyez sages cette année, et, quand je repasserai l'an prochain, votre panier sera plein de bonnes et de belles choses. »

SAINTE NICOLAS.

Emile et François avaient beaucoup de chagrin. Ils allèrent tristement à l'école. La plupart des élèves étaient heureux.

Baptiste avait reçu une boîte de couleurs, Jean un livre, un cahier et une boîte pleine de crayons et de plumes, Victor un cerf-volant, Armand un grand livre d'images, Philippe un train, tous quelque chose, à l'exception de quelques mauvais garnements, tels que nos deux amis.

Emile et François n'osèrent dire ce que Saint Nicolas leur avait apporté.

Père dut se servir souvent des fouets. Lorsqu'ils se querellaient, papa leur prenait la mesure à l'aune du fouet. Vous saisissez, j'espère ?

Et, heureusement, le moyen employé aida.

Dès qu'Emile et François voulaient entamer une dispute, ils songeaient au fouet, au panier vide et à l'oncle Jacques. Cela suffisait pour les amener à composition.

C'est ainsi qu'ils se défirent de leurs mauvais instincts, et ce fut tant mieux pour eux, car les batailleurs finissent tous mal. Nul ne les aime, aucun honnête homme ne voudrait être leur ami, et plus tard, ils font souvent connaissance avec la prison.

Mes petits amis, aimez bien non seulement vos frères, vos sœurs, mais tous ceux qui vous entourent. Ne vous disputez jamais, et vous serez aimés de chacun et votre amitié sera recherchée de tous !

ECOUTER AUX PORTES.

Ecouter ce que disent père et mère, ou ce que disent l'instituteur ou l'institutrice, rien de mieux.

C'est le fait d'un enfant intelligent et sage.

Mais il y a deux manières d'écouter ! Je vais vous raconter l'histoire d'une petite fille qui pratiquait cette seconde manière.

La petite Marie était curieuse, très curieuse. Lorsqu'elle voyait une boîte, il lui fallait savoir ce qui s'y trouvait. Se promenait-elle avec papa ou maman, elle leur posait une foule de sottises questions.

— Papa, demandait-elle, quel est donc ce monsieur, avec ce grand chien ?

Ou encore :

— Maman, combien de sous cette enfant aurait-elle dans sa tirelire ?

Elle ne s'informait jamais de choses utiles, mais toujours d'affaires qui n'avaient aucun intérêt.

Un monsieur ou une dame rendaient-ils visite à ses parents, c'était la même histoire. Elle demandait :

— Monsieur, d'où venez-vous donc ? Combien de temps restez-vous ici ? Et où irez-vous ensuite ?

Ce sont là de biens mauvaises manières. Papa et maman s'en chagrinaient beaucoup et Marie était souvent punie. Cela aidait pour un jour ou deux, mais bientôt le même jeu reprenait de plus belle.

— Maman, que mangerons-nous aujourd'hui ? Qu'y a-t-il dans cette casserole ? Où donc avez-vous acheté ce morceau de viande ?

Certain jour, un monsieur vint voir le père de la petite Marie.

Papa se rendit avec lui dans une chambre, dont il ferma la porte.

La mère était à la cuisine. Marie voulut de nouveau s'informer.

— Quel est donc ce monsieur, maman ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, mon enfant ! répondit la mère.

— Que viendrait-il faire ici ?

— Finis donc avec tes questions, méchante enfant !

Marie n'insista pas. Mais elle se mit dans le corridor.

Voyez-vous la méchante enfant ! Elle s'adossa à la porte et appliqua l'oreille contre le trou de la serrure. Elle aurait tant voulu savoir de quoi son père et cet étranger s'entretenaient !

Mais tout à coup la porte s'ouvrit, et Marie tomba tout de son long sur le sol, aux pieds de son père.

— Marie ! s'écria papa, tout alarmé. Que se passe-t-il donc ?

— N'as-tu pas de mal, petite ? demanda le monsieur.

Marie se leva bien vite et s'enfuit toute confuse.

L'étranger partit. Papa entra dans la cuisine où Marie s'était réfugiée.

— Je comprends bien ce qui s'est passé et de quelle façon tu es tombée, dit-il à sa fille. Tu écoutais à la porte ! J'ouvrais précisément la porte pour reconduire ce monsieur. Comme j'étais honteux ! Que va-t-il penser de toi, ce Monsieur ? Tu devrais te défaire de ta curiosité. En rue, tout t'arrête fréquemment, tu veux savoir tout, de sorte que tu arrives souvent en retard en classe.

— Marie, tu nous chagrines beaucoup, dit la mère tristement.

— Mais, si tu ne te corriges, je te punirai sévèrement, dit papa.

Rien n'y fit. La petite ne se corrigea pas.

Le lendemain, papa reçut une lettre. Après l'avoir lue, il la mit en poche.

— Papa, d'où vient cette lettre ? demanda Marie.

— Cela ne te regarde aucunement, mon enfant, répondit le père.

— Allons, papa, dis-le-moi !

— Soit. Tu le sauras. Va me chercher ton ardoise.

— Mon ardoise, papa ?

— Ne me comprends-tu pas ?

Toute étonnée, la petite prit son ardoise et sa touche.

— La lettre vient d'un négociant, dit le père. Allons écris-moi cela cent fois, tu sauras alors d'où vient la lettre. Et bien écrire, ou j'efface le tout, et tu recommences !

Marie était fort dépitée, mais papa ne badinait point.

Au lieu de jouer, la petite curieuse dut écrire ses lignes.

Quand elle rentra de l'école, à quatre heures, une boîte se trouvait sur la table.

— Mère, qu'y a-t-il dans cette boîte ? demanda-t-elle.

— Va me chercher ton ardoise, je te le dirai.

L'enfant sursaute, mais il était trop tard.

Mère écrivit :

Il n'y a rien dans la boîte qui se trouve sur la table.

— Écris-moi cela, cent fois, mon enfant, tu sauras alors ce qui t'intéresse tant.

C'est de cette façon que Marie se corrigea. Dès qu'elle posait une question saugrenue, elle devait prendre son ardoise. Écrire des lignes lui était fort pénible, si bien que le moyen fut efficace, et jamais la petite n'écouta plus aux portes.

MAMAN REVEILLE PETIT PIERRE

Cher petit, hors du lit !
Vois comme le soleil rit !
Lave ton visage et tes mains,
Ça rend les enfants sains !
Et ne crie pas trop fort,
Car petite sœur dort !
Qu'elle ne s'éveille pas !
Sois sage, petit gas.
Le déjeuner t'attend :
Tu ris, tu me comprends.
Et puis vite en classe,
Car le temps se passe.
J'aime les garçons lestes,
Toujours dispos et prestes.
Que Pierre fasse ainsi,
Qu'il soit bien dégourdi.
